

tre d'hôtel, furieux de tant d'audace. L'homme et l'enfant se mesurèrent du regard, calme, les bras croisés sur sa poitrine, Petit-Pierre attendait, protégeant son ami de sa personne. Quant à Lully, il n'entendait rien, et n'avait pas conscience de ce qui se passait à côté de lui, il semblait, au contraire, que son archet eût plus d'entrain que jamais.

La situation ne pouvait durer longtemps ainsi, et la scène allait prendre une tournure inquiétante, lorsqu'un second personnage entra. Le nouveau venu, homme sec et nerveux, à figure intelligente et fine, fit sonner sa longue canne sur les dalles de la salle et s'arrêta court.

Tout le monde se découvrit.

"Monsieur le comte de Nogent ! murmura le maître d'hôtel, en palissant."

Le comte de Nogent, après avoir jeté un regard rapide autour de lui, prit une prise de tabac avec une sensuelle lenteur, secoua son jabot, toussa, rajusta ses manchettes, et marcha vers Lully, en observant le plus profond silence. Le grand seigneur, par un pieux respect pour l'art, attendit que l'enfant eût achevé le morceau commencé. Et lui frappant doucement sur l'épaule

"Courage mon ami, c'est bien, c'est très-bien, palsambleu !"

Le sieur Bonneface intervint alors, et dit en courbant l'échine "Monseigneur, voilà de quelle façon se comporte ce vaurien, il gratte des cordes et laisse brûler le rôti de Mademoiselle. De sa vie il ne sera capable de faire sauter un pigeon, pauvre cervelle !"

M. de Nogent ne parut pas entendre.

"Tu iras loin si tu veux travailler," continua-t-il en s'adressant au jeune Florentin.

Lully balbutia quelques paroles.

"Oui monseigneur, il ira loin, s'écria Petit-Pierre, qui poursuivait avec une volubilité comique. Aussi, c'est mon ami, monseigneur, un bon enfant, allez ! Il se nomme Jean-Baptiste Lully, monseigneur. Il veut être artiste, et j'espère qu'il le deviendra, foi de Petit-Pierre. Quand on a son talent, c'est moi qui vous le dis, monseigneur, on n'est pas fait pour tourner la broche et ratisser des carottes, n'est-il pas vrai, monseigneur ?"

— Tu as raison, mon enfant, répondit le comte, qui ne put s'empêcher de sourire, et si ton ami veut me suivre, il ne tiendra qu'à lui d'arriver à la réputation, il a tout ce qu'il faut pour faire un artiste.

— Ah ! je le savais bien, moi, s'écria Petit-Pierre, Emenez Lully, monseigneur, afin qu'il devienne un musicien célèbre, vous ne vous en repentirez pas, foi de Petit-Pierre qui est mon nom, pour vous servir, monseigneur."

Lully, tremblant, confus, ne soufflait mot.

Petit-Pierre s'approcha de lui et l'embranchant avec effusion "Baptiste, tu vois, tu n'es pas fait pour rester ici avec nous, suis ta destinée. Adieu. Non au revoir ! Etudie, travaille. Encore une fois au revoir."

Et le bon Petit-Pierre, dont le cœur était bien gros, retint ses larmes, et fit tous ses efforts pour déterminer son ami à suivre M. de Nogent.

Lully, entraîné par sa vocation, céda sans peine. Les deux enfants se séparèrent en se promettant de ne jamais s'oublier. Lully partit tout joyeux. Mais quand la porte se fut refermée et que son ami eût disparu, Petit-Pierre se réfugia dans un coin et se mit à pleurer, car de tristes pressentiments lui disaient que Baptiste était à jamais perdu pour lui.

VIII.

Le comte de Nogent conduisit notre Lully à mademoiselle de Montpensier et dit à la princesse que de ses appartements ayant entendu les accords d'un violon, il avait prêté l'oreille, et s'étant aussitôt empressé de descendre à la bibliothèque s'attendant à y trouver quelque ménestrier habile, vieilli dans la pratique.

Emerveillée du savoir-faire de son favori d'autrefois,

Mademoiselle prit le plus grand intérêt à ce talent précoce, et, après lui avoir fait exécuter plusieurs morceaux, voulut bien lui assurer son puissant appui.

En un instant, Lully découvrit quel avenir lui souriait, et le bon Petit-Pierre ne fut pas oublié dans ses actions de grâces mentales. Il se promit bien de courir, dès qu'il serait libre, vers son ami pour lui faire part de sa fortune inespérée. Mais une cruelle déception l'attendait, car aussitôt après la sortie de M. de Nogent, Petit-Pierre avait été foudroyé et chassé de l'hôtel par M. Bonneface, pour avoir laissé brûler le rôti de Mademoiselle, confié à ses soins.

Lully allait avoir quinze ans ; Mademoiselle le plaça parmi ses pages lui fit donner des maîtres, et voulut que rien ne fut négligé pour son éducation musicale. Aussi devint-il très-habile en peu de temps : ce qui ne l'eût certes pas empêché de retomber dans l'oubli, sans une espièglerie, qui le mit de nouveau en relief.

Voici le fait.

Un jour, mademoiselle de Montpensier, se promenait dans les jardins de Versailles, aspirant les parfums d'une nature en pleine floraison. Elle suivait lentement une longue allée ombreuse, escortée d'un essaim de belles dames éprouvées, caquetant et minaudant avec de jeunes gentilshommes dorés et chamarrés sur toutes les coutures. Tout à coup elle s'arrêta devant un parterre émaillé de fleurs printanières, et apercevant un piédestal vide, elle s'écria qu'on aurait dû y placer une statue. Cette remarque frappa Lully, qui pour l'instant faisait sa sieste non loin de là, étendu sur l'herbe tendre, demandant sans doute aux oiseaux et aux arbres des leçons d'harmonie. Une idée lui vint, et pendant que la cour s'éloignait, il ôta sa casaque, conserva seulement son justaucorps, grimpa sur le piédestal, et prenant l'attitude d'un gladiateur romain, attend avec un sérieux imperturbable. Mademoiselle ne tarda pas à reparaitre. De loin ses yeux se portèrent sur la statue improvisée "Est-ce une hallucination ? un rêve ? un enchantement ? dit-elle." La surprise est sur tous les visages, et quelques marquises crient au miracle. On s'approche cependant, et la princesse reconnaît son page !

Ce fut un grand scandale, et deux douairières faillirent s'évanouir. Quelques épées sortirent de leur fourreau, et les oreilles de Lully coururent un grand danger, mais Mademoiselle avait ri, et l'on finit par trouver le tour charmant. Lully fut pardonné, complimenté même sur sa bonne mine, et cette folie ne contribua pas peu à lui gagner tout-à-fait les bonnes grâces de la cousine du grand roi.

Lully avait à peine dix-neuf ans lorsque Louis XIV voulut l'entendre. Le roi s'enthousiasma pour son talent, le retint à sa cour, et créa une nouvelle bande de musiciens, connue sous le nom de *petits violons*, dont il lui donna l'inspection.

Il devint homme, et avec l'âge son talent prit du caractère et de la grandeur.

Son nom se répandit peu à peu, et les célébrités du temps recherchèrent son amitié. Molière eut recours à lui pour la partie chantante et dansante de ses pièces. Quinault fit des chefs-d'œuvre de poésie lyrique, et sut se plier aux exigences de son génie, et bientôt même Boileau, le dispensateur de la renommée, le proclama le seul musicien de son temps.

Mais parfois, au milieu de ses succès rapides, il lui arrivait comme un parfum de sa prime jeunesse, et la franche physionomie de Petit-Pierre lui revenait à la mémoire. Il se demandait avec inquiétude ce qu'était devenu l'ami de ses premières années, en quel lieu végétait celui qui l'avait poussé dans la brillante carrière qu'il parcourait si glorieusement. Vous dont le cœur a conservé toute sa pureté, vous comprendrez combien il était ému, en évoquant ces souvenirs d'autrefois. Ses yeux restaient alors fixés durant de longues heures sur un violon délabré, tout couvert de poussière, appendu à la muraille, et qu'il conservait avec un soin religieux, comme une précieuse relique du cœur.